

Annales concours ecricome 2006

Résumé de texte





ESPRIT GÉNÉRAL

Cette épreuve vise à tester l'aptitude à comprendre un texte, à en exprimer clairement les idées majeures sans en négliger les nuances.

ÉVALUATION

Compréhension, mise en évidence de l'architecture logique du texte.

Autonomie : le résumé doit être intelligible en lui-même, sans que le lecteur ait à connaître le texte original ; son contenu sera reformulé autant que possible.

Correction de la langue (en particulier grammaire, lexicque et orthographe) et du style.

Respect des normes quantitatives : le texte d'environ 2000 mots sera résumé en 250 mots avec un écart toléré de 10%. Un comptage précis des mots sera exigé.

ÉPREUVE 2006

Durée : 2 heures

RESUMER CE TEXTE EN 250 (deux cent cinquante) MOTS.

On tolère 10% en plus ou en moins (225 au moins, 275 au plus).

Tout manquement à ces normes (par excès ou par défaut) sera gravement sanctionné. Par exemple, un résumé atteignant 300 ou n'atteignant pas 200 mots, sera noté zéro.

DONNER UN TITRE au résumé (les mots du titre n'entrent pas dans le décompte des mots).

INDIQUER LE NOMBRE DE MOTS UTILISÉS en portant les mentions suivantes très lisiblement et à l'encre : repère formé d'un double trait // dans le texte écrit après chaque tranche de 50 mots, décompte chiffré cumulatif (50, 100, 150 etc...) en regard dans la marge, total exact en fin d'exercice.

*NB : On entendra par MOT l'unité typographique limitée par deux blancs, par deux signes typographique et un blanc ou l'inverse. Ainsi **L'** compte pour un (1) mot et **c'est-à-dire** compte pour quatre (4) mots. Cette convention est celle des travaux de statistique lexicale (B.O.E.N. n°27-07/83). Exception : les lettres euphoniques ne sont pas comptées comme mot. Exemple : **a-t-il** compte pour deux (2) mots, **t** étant la lettre euphonique. Un millésime sera compté pour un seul mot (ex : 2004).*

Le jury tiendra compte de la correction et de l'orthographe.



SUJET

L'Homme, tel que la Science réussit aujourd'hui à le reconstituer, est un animal comme les autres, tellement peu séparable, par son anatomie, des Anthroïdes, que les modernes classifications de la Zoologie, revenant à la position de Linné, l'incluent avec eux dans la même super-famille des Hominoïdes. Or, à en juger par les résultats biologiques de son apparition, n'est-il pas justement quelque chose de tout différent ?

Saute morphologique infime; et en même temps incroyable ébranlement des sphères de la Vie: tout le paradoxe humain... Et toute l'évidence, par suite, que dans ses reconstructions actuelles du Monde, la Science néglige un facteur essentiel, ou pour mieux dire une dimension entière, de l'Univers...

Entre les dernières strates du Pliocène où l'Homme soit absent, et le niveau suivant, où le géologue devrait être frappé de stupeur en reconnaissant les premiers quartz taillés, que s'est-il passé ? Et quelle est la vraie grandeur de la saute ? Voilà ce qu'il s'agit pour nous de deviner et de mesurer, avant de suivre, d'étape en étape, jusqu'à la passe décisive où elle se trouve engagée aujourd'hui, l'Humanité en marche.

De même que, parmi les Biologistes, l'incertitude règne toujours concernant l'existence d'un sens, et *a fortiori* d'un axe définis à l'Évolution, - de même, et pour une raison connexe, la plus grande divergence se manifeste encore, entre Psychologues, quand il s'agit de décider si le psychisme humain diffère spécifiquement (par "nature") de celui des êtres apparus avant lui. En fait, la majorité des "savants" contesterait plutôt la validité d'une pareille coupure. Que n'a-t-on pas dit - et que ne dit-on pas encore -, sur l'intelligence des Bêtes !

Si l'on veut trancher cette question (aussi nécessaire à décider pour l'Éthique de la Vie que pour la connaissance pure ...) de la "supériorité" de l'Homme sur les Animaux, je ne vois qu'un seul moyen : écarter résolument, dans le faisceau des comportements humains, toutes les manifestations secondaires et équivoques de l'activité interne, et se placer en face du phénomène central de la *Réflexion*.

Du point de vue expérimental qui est le nôtre, la *Réflexion*, ainsi que le mot l'indique, est le pouvoir acquis par une conscience de se replier sur soi, et de prendre possession d'elle-même *comme d'un objet* doué de sa consistance et de sa valeur particulières : non plus seulement connaître, - mais se connaître ; non plus seulement savoir, mais savoir que l'on sait. Par cette individualisation de lui-même au fond de lui-même, l'élément vivant, jusque-là répandu et divisé sur un cercle diffus de perceptions et d'activités, se trouve constitué, pour la première fois, en centre ponctiforme, où toutes les représentations et expériences se nouent et se consolident en un ensemble conscient de son organisation.

Or quelles sont les conséquences d'une pareille transformation ? - Elles sont immenses; et nous les lisons aussi clairement dans la Nature que n'importe lequel des faits enregistrés par la Physique ou l'Astronomie. L'être réfléchi, en vertu même de son repliement sur soi-même, devient tout à coup susceptible de se développer dans une sphère nouvelle. En réalité, c'est un autre monde qui naît. Abstraction, logique, choix et inventions raisonnés, mathématiques, art, perception calculée de l'espace et de la



Résumé de texte

durée, anxiétés et rêves de l'amour... Toutes ces activités de *la vie intérieure* ne sont rien autre chose que l'effervescence du centre nouvellement formé explosant sur lui-même.

Ceci posé, je le demande. Si, comme il suit de ce qui précède, c'est le fait de se trouver "réfléchi" qui constitue l'être vraiment "intelligent", pouvons-nous sérieusement douter que l'intelligence ne soit l'apanage évolutif de l'Homme *seul* ? Et pouvons-nous par suite hésiter à reconnaître, par je ne sais quelle fausse modestie, que sa possession ne représente pour l'Homme une avance radicale sur toute la Vie avant lui ? L'animal sait, bien entendu. Mais certainement *il ne sait pas qu'il sait* : autrement il aurait depuis longtemps multiplié des inventions et développé un système de constructions internes qui ne sauraient échapper à notre observation. Par conséquent, un domaine du Réel lui demeure clos, dans lequel nous nous mouvons, nous, - mais où, lui, il ne saurait entrer. Un fossé, - ou un seuil - infranchissable pour lui, nous sépare. Par rapport à lui, parce que réfléchis, nous ne sommes pas seulement différents, mais autres. Non pas simple changement de degré, - mais changement de nature - résultant d'un changement d'état.

Et nous voilà exactement en face de ce que nous attendions. La Vie, parce que montée de conscience, ne pouvait continuer à avancer indéfiniment dans sa ligne sans se transformer en profondeur. Elle devait, disions-nous, comme toute grandeur croissante au Monde, devenir différente pour rester elle-même. Plus clairement définissable que lorsque nous scrutons le psychisme obscur des premières cellules, voici que se découvre dans l'accession au pouvoir de réfléchir la forme particulière et critique de transformation en quoi a consisté pour elle cette sur-crétion, - ou cette re-nais-sance. Et, du même coup, voici la courbe entière de la Biogénèse qui réapparaît, se résume et se clarifie en ce point singulier.

Sur le psychisme des animaux, naturalistes et philosophes ont, de tout temps, défendu les thèses les plus opposées. Pour les Scolastiques de l'ancienne Ecole, l'instinct est une sorte de sous-intelligence homogène et fixée, marquant un des stades ontologiques et logiques par où, dans l'Univers, l'être "se dégrade", s'irise, depuis l'Esprit pur jusqu'à la pure Matérialité. Pour le Cartésien, la pensée seule existe; et l'animal, dépourvu de tout dedans, n'est qu'un automate. Pour la plupart des biologistes modernes, enfin, je le rappelais ci-dessus, rien ne sépare nettement instinct et pensée, - l'un et l'autre n'étant pas beaucoup plus qu'une sorte de luminescence dont s'envelopperait le jeu, seul essentiel, des déterminismes de la Matière.

Dans toutes ces opinions diverses, la part de vérité se dégage, en même temps qu'apparaît la cause d'erreur, aussitôt que, se plaçant au point de vue adopté dans ces pages, on se décide à reconnaître : 1) que l'instinct, loin d'être un épiphénomène, traduit par ses expressions diverses le phénomène vital lui-même ; et 2) qu'il représente par suite une grandeur *variable*.

Que se passe-t-il en effet si, pour regarder la Nature, nous nous plaçons sous ce biais ?

D'abord nous réalisons mieux dans notre esprit le fait et la raison de la *diversité* des comportements animaux. Du moment que l'Évolution est transformation primaire-



ment psychique, il n'y a pas *un* instinct dans la Nature, mais une multitude de formes d'instincts, dont chacun correspond à une solution particulière du problème de la Vie. Le psychisme d'un Insecte n'est pas (et il ne peut plus être) celui d'un Vertébré - ni l'instinct d'un Ecureuil celui d'un Chat ou d'un Eléphant: ceci en vertu même de leur position à chacun sur l'Arbre de la Vie.

Par le fait même, nous commençons, dans cette variété, à voir se détacher légitimement un relief, se dessiner une gradation. Si l'instinct est grandeur variable, *les* instincts ne sauraient être seulement divers : ils forment, sous leur complexité, un système croissant, - ils dessinent, dans leur ensemble, une sorte d'éventail où les termes supérieurs, sur chaque nervure, se reconnaissent chaque fois à un rayon plus grand de choix, appuyé sur un centre mieux défini de coordination et de conscience. Et c'est justement là ce que nous observons. Le psychisme d'un Chien, quoi qu'on puisse dire, est positivement supérieur à celui d'une Taupé ou d'un Poisson (1).

Ceci dit, où je ne fais que présenter sous un autre angle ce que nous a déjà révélé l'étude de la Vie, les spiritualistes peuvent se tranquilliser quand, chez les animaux supérieurs (les grands Singes en particulier) ils remarquent, ou on les oblige à voir, des allures et des réactions qui rappellent étrangement celles dont ils se servent pour définir la nature, et revendiquer la présence en l'Homme, d'une "âme raisonnable". Si l'Histoire de la Vie n'est, comme nous l'avons dit, qu'un mouvement de conscience voilée de morphologie, il est inévitable que, vers le sommet de la série, au voisinage de l'Homme, les psychismes arrivent et paraissent à *fleur d'intelligence*. Ce qui se passe tout justement.

Et, dès lors, c'est le "paradoxe humain" lui-même qui s'éclaire. Nous sommes troublés en constatant combien "Anthropos", en dépit de certaines prééminences mentales incontestables, diffère peu, anatomiquement, des autres Anthropoïdes ; - si troublés que nous renoncions presque, au moins vers le point d'origine, à les séparer. Mais, cette extraordinaire ressemblance, n'est-ce pas précisément ce qui devait arriver ?...

Lorsque de l'eau, sous pression normale, est parvenue à 100 degrés et, qu'on la chauffe encore, le premier événement qui suit, - sans changement de température - est la tumultueuse expansion des molécules libérées et vaporisées. Lorsque, suivant l'axe montant d'un cône, les sections se succèdent, d'aire constamment décroissante, le moment vient où, par un déplacement infinitésimal de plus, la surface s'évanouit, devenue *point*. - Ainsi, par ces comparaisons lointaines, pouvons-nous imaginer dans son mécanisme le pas critique de la réflexion.

À la fin du Tertiaire, depuis plus de 500 millions d'années, la température psychique s'élevait dans le monde cellulaire. De Branche en Branche, de Nappe en Nappe, avons-nous vu, les systèmes nerveux allaient, *pari passu*, se compliquant et se concentrant. Finalement s'était construit, du côté des Primates, un instrument si remarquablement souple et riche que le pas immédiatement suivant ne pouvait se faire sans que le psychisme animal tout entier ne se trouvât comme refondu, et consolidé sur lui-même. Or le mouvement ne s'est pas arrêté: car rien, dans la structure de l'organisme ne l'empêchait d'avancer. À l'Anthropoïde, porté "mentalement" à 100 degrés,



quelques calories encore ont donc été ajoutées. Chez l'Anthropoïde, presque parvenu au sommet du cône, un dernier effort s'est exercé suivant l'axe. Et il n'en a pas fallu davantage pour que tout l'équilibre intérieur se trouvât renversé. Ce qui n'était encore que surface centrée est devenu centre. Pour un accroissement "tangential" infime, le "radial" s'est retourné, et a pour ainsi dire sauté à l'infini en avant. En apparence, presque rien de changé dans les organes. Mais, en profondeur, une grande révolution : la conscience jaillissant, bouillonnante, dans un espace de relations et de représentations supersensibles ; et, simultanément, la conscience capable de s'apercevoir elle-même dans la simplicité ramassée de ses facultés, - tout cela pour la première fois.

Les spiritualistes ont raison quand ils défendent si âprement une certaine transcendance de l'Homme sur le reste de la Nature. Les matérialistes n'ont pas tort non plus quand ils soutiennent que l'Homme n'est qu'un terme de plus dans la série des formes animales. Dans ce cas, comme dans tant d'autres, les deux évidences antithétiques se résolvent dans un mouvement, - pourvu que dans ce mouvement soit faite la part essentielle au phénomène, si hautement naturel, de "changement d'état".

P. TEILHARD DE CHARDIN : *Le phénomène humain*, Seuil 1955, Collection Points, pages 159 à 165.

Note 1. De ce point de vue on pourrait dire que toute forme d'instinct tend à devenir "intelligence", à sa façon ; mais que c'est sur la ligne humaine seule que (pour des raisons extrinsèques ou intrinsèques) l'opération a réussi jusqu'au bout. L'Homme représenterait donc, parvenue à l'état réfléchi, une seule des innombrables modalités de conscience essayées par la Vie dans le monde animal. Autant de mondes psychiques dans lesquels il nous est bien difficile d'entrer, non seulement parce que la connaissance y est plus confuse, mais parce qu'elle y fonctionne autrement que chez nous.

CORRIGÉ

L'Homme, un phénomène exceptionnel mais naturel

La nature paradoxale de l'Homme, inclus dans la lignée animale des hominidés, et pourtant radicalement différent au vu des vestiges paléolithiques, divise biologistes et psychologues.

Pour y voir clair, il convient de se concentrer sur le phénomène unique de la conscience réfléchie, capable de se regarder elle-même en tant que sujet connaissant. Elle permet à l'homme de développer une vie intellectuelle et affective, d'évoluer dans un espace intérieur bien réel, à quoi nul animal n'accède, faute de la même aptitude réflexive. Voilà pourquoi cette évolution inédite transcende et refonde toutes les précédentes.

Elle invite à reconsidérer notamment l'instinct, autrefois tenu pour inférieur à la pensée, désormais mêlé à elle, puisque sous des formes aussi diverses et spécifiques que les variétés physiologiques, il soutient un effort constant pour produire l'intelligence. Il n'est alors pas étonnant que les espèces les plus anthropomorphes, les grands singes, présentent aussi un instinct qui préfigure le plus la pensée rationnelle.

La conscience réfléchie, dès lors, ne nécessite aucune nouvelle mutation, mais résulte d'une métamorphose soudaine du psychisme, au-delà d'un point critique comparable, par exemple, à l'ébullition qui précède le changement d'état du liquide, ou encore au point sommital où se résout la section toujours plus rétrécie d'un cône : la pensée s'est soudain translaturée, a changé le monde en se retournant sur elle-même.

Sous cet angle, la conception essentialiste de l'exception humaine n'est plus incompatible avec son explication expérimentale.

250 mots

RAPPORT

Le texte de Pierre Teilhard de Chardin comporte 2057 mots. Il est tiré du *Phénomène humain*, ouvrage datant d'un bon demi-siècle. Au cœur de l'ouvrage, le passage choisi tente d'établir une convergence entre l'explication néo-darwinienne de l'évolution animale et de l'apparition de l'espèce humaine, et ses interprétations philosophiques ou spiritualistes. On a choisi de gommer les intertitres qui auraient pu perturber les liens de la démonstration. La note appelée sur le mot Poisson a été conservée, les candidats étant jugés capables, s'ils sont entraînés à l'exercice, de discerner les contenus indispensables des superflus. En fait, dans le cas d'espèce, cette note pouvait éclairer le lecteur sans nécessiter la moindre restitution dans le résumé.

Le style présente sans doute des pesanteurs et des archaïsmes, qui sont peut-être la rançon de l'exigence philosophique et scientifique. Le suremploi des majuscules, qui marque les "concepts" est tout de même agaçant. On osait espérer que le texte malgré tout resterait lisible pour des étudiants issus de deux années d'enseignement supérieur intensif.

La première constatation qui s'impose est que la plupart des candidats se sont laissés impressionner par le sujet. Toutefois, ils sont restés consciencieux et ont observé, sauf rares exceptions, les directives données, comme le comptage précis des mots, et le format respecté à 90% au moins. Les copies ont une présentation propre, claire quoique rarement bien structurée, une rédaction correcte et un taux d'erreurs ou d'étourderies tolérable.

Pour la première fois dans l'histoire de l'épreuve, un bon nombre de transgressions du format prescrit étaient par défaut, tant certains candidats avaient peu à dire sur le contenu du texte, signe évident d'échec dans l'analyse des données. Déjà, l'in-



roduction était passée sous silence, alors qu'il paraît tout de même indispensable d'expliquer pourquoi seul le phénomène de conscience réflexive permet, selon l'auteur, de sortir d'un débat sans issue sur l'origine de l'homme. La discussion sur l'instinct a été bien trop souvent survolée, et certainement mal comprise. La troisième partie, qui traite, rappelons-le, du processus de jaillissement de la conscience, a été massacrée, quand elle n'était pas totalement éludée. Evidemment il y a eu là une source efficace et impitoyable de discrimination.

Plus largement, les fautes d'interprétation ont été nombreuses et récurrentes. En voici un relevé assez représentatif : on oppose les scientifiques (ou les savants) qui ne font pas de différence entre les hommes et le reste des animaux et les biologistes qui en font une. L'animal possède l'intelligence. La pensée réfléchie ne suffit pas à déterminer l'intelligence. L'évolution résulte de la conscience (ou de l'intelligence). La science ne différencie pas l'homme de l'animal. Beaucoup de contresens sur Descartes et les Scolastiques. On trouve par exemple : "L'intelligence pour les cartésiens n'est qu'un moyen de déplacement". Ou encore : "l'instinct source d'intelligence pour les scolastiques et de Mécanique pour les cartésiens". Et pour conclure : "pour les spiritualistes, bien qu'être raisonnable, l'homme n'a pas un psychisme différent des autres animaux".

La plupart de ces erreurs mettent en évidence les carences de la culture générale (de la culture scientifique qu'on espère voir l'an prochain en meilleur état chez les étudiants préparatoires), d'autres révèlent aussi le sommeil de l'auto-censure, qui n'aurait jamais dû laisser passer des énormités comme celles-ci :

*Il n'y a pas un instinct mais des instincts formant un seul et même tout,
Les animaux voient, entendent mais ne regardent pas et n'écoutent pas. Ils n'appartiennent pas à la réalité.*

*L'homme est l'être qui se rapproche le plus de l'intelligence qu'il effleure.
Le psychisme du singe arrive à la fleur de l'intelligence.
Quand les systèmes nerveux se sont échauffés, leurs cellules se sont rassemblées.
L'eau qui bout forme des cônes d'évaporation,
La température du corps augmente et forme un bouillonnement intérieur,
L'instinct est à la limite de l'évaporation chez les grands singes,
Les tissus du cerveau s'échauffent depuis cinq cent millions d'années,
Pour l'émergence de la conscience comme pour de la vapeur d'eau analysée dans un cône, le niveau de psychisme n'a cessé de s'accroître et de s'accumuler jusqu'au moment où en terrain propice il a pu renverser la vapeur et permettre l'évolution.*

Mais, sans insister plus que nécessaire sur de pareils excès, on peut y déceler et déplorer le manque de discernement des candidats qui ont commis d'innombrables confusions entre des concepts pourtant précis et distincts comme réflexion et conscience, conscience et intelligence, intelligence et instinct, pensée et psychisme.

La faiblesse des titres vient confirmer ce qui précède. On avait pourtant rappelé



l'an dernier la fonction essentielle de cet énoncé qui consiste à indiquer avec exactitude le sujet traité, ou à poser la bonne question, le contraire étant d'égarer le lecteur, comme dans les exemples qui suivent : *Les singeries de la nature, Le passage de la vie sauvage à la vie civilisée, L'espèce humaine portée à ébullition, De la surface au point, Faites bouillir un singe et il sera intelligent !, La plus belle histoire du monde, La recherche du chaînon manquant*. Il faut, souligne à juste titre un correcteur, déraciner le malentendu qui pousse à rechercher des slogans, des formules racoleuses, des calembours saumâtres ou des titres-fleuves. Combien préférable serait le choix d'une solution sobre, sans prétention, et claire : *L'apparition de l'homme entre continuité et rupture, La conscience, infranchissable fossé entre l'homme et l'animal, Le grand pas en avant de l'humanité, Origine et nature de l'exception humaine, La place de l'homme dans l'évolution des espèces*.

La rédaction proprement dite du résumé a souffert assez généralement d'un défaut de cohérence, surtout par l'absence de connecteurs logiques entre les arguments successifs. Il demeure bien des fautes d'expression écrite et notamment d'orthographe : de nombreux correcteurs signalent encore des pénalités de 2 points ou plus pour plus d'un dixième des copies. On ne compte plus les erreurs sur bouleverser. L'accord des verbes, la conjugaison, le pluriel des mots composés, la cohérence des pronoms dans la phrase, sont en danger : "il **définie**", "**dôtée**", "**permi**" ; "l'eau boue" ou "on bouillit l'eau", "une avance **innatrapable**" ; et, bien entendu, un grand nombre de "il a **dépasser**", "il a **franchit**" ; "le plus **aboutit**". Mêmes aléas pour la restitution exacte d'un terme lu dans le texte. Dans le cas du *changement d'état*, il faudrait par exemple éviter de mettre la majuscule à Etat, si on perçoit quelque différence entre la physique et la politique... Les *scolastiques* et *cartésiens* se passent d'*h*, et si le *fossé* est profond il n'a pas d'origine commune avec la *fausseté*. Impropriétés sévères enfin : on emploie "**différer**" pour "différencier" ; "**éluder**" pour "élucider".

Le défaut de reformulation a été encore une fois encouragé par quelques tentations particulières, et la maîtrise plus que douteuse des concepts et arguments en présence. Ont été généreusement "copiées-collées" les formules suivantes : *L'homme est un animal comme les autres... n'est-il pas tout différent ?... la science néglige (un facteur) essentiel... se développer dans une sphère nouvelle...(un) domaine du réel lui demeure clos...(nous ne sommes) pas seulement différents, mais autres... l'instinct traduit le phénomène vital... il (re)présente une grandeur variable... les spiritualistes peuvent se tranquilliser... le paradoxe humain s'éclaire... tout l'équilibre intérieur se trouve renversé... transcendance de l'homme sur la nature...*

Les résultats sont d'une remarquable stabilité, entre l'avancée de 2004 et le recul de 2005. L'écart-type s'inscrit à 3,97, ne perdant qu'un centième, et conservant la grande sélectivité de l'exercice. Les copies gravement déclassées pour le franchissement des limites imparties, ou pour pénalisation des fautes de français, régressent au



niveau de 2004, les copies insuffisantes reculent aussi, mais moins. Le haut du classement ne bouge pas.

Notes	0 à 3	4 à 7	8 à 11	12 à 15	16 à 20	Moyenne
2001	3,8%	22,6%	36,8%	28%	8,8%	10,08
2002	3%	22,5%	39%	28,6%	6,9%	10,03
2003	4,2%	20,4%	40,2%	27,4%	7,8%	10,03
2004	4,8%	20,2%	37,7%	27,7%	9,6%	10,13
2005	5,2%	21,5%	37,3%	26,8%	9,2%	10,02
2006	4,8%	21,1%	37,9%	27%	9,2%	10,07

Les candidats du concours 2006 n'ont sans doute pas démerité comparativement à leurs devanciers. On est fondé néanmoins à rappeler les conseils donnés en 2005, à l'encontre du travail trop hâtif, négligeant sur les contenus, l'élégance, la rigueur, la présentation, et en faveur d'une préparation méthodique nécessaire. Les meilleurs étudiants administrent toujours la preuve de la qualité de leurs préparateurs qui savent les guider vers la réussite dans une épreuve sélective, toujours la seule à s'imposer à tous les candidats du concours, quelle que soit leur filière d'inscription.